

« Strc prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchéque)

1er septembre 1988
paraît six fois par an

Le Platon nouveau est arrivé

Souvenez-vous du début du Banquet. C'est le soir. Socrate, invité à manger chez Agathon, s'y rend accompagné d'un ami. Pendant le trajet, tout à coup absorbé par une méditation profonde, Socrate s'arrête et laisse son compagnon continuer seul. Il n'arrive qu'au milieu du souper. Le repas terminé, le petit groupe s'interroge: «Comment continue-t-on la soirée?». Le cinéma est fermé. Pausinias et Aristophane, qui ont fait une foire monumentale la veille, ne se sentent pas la force de recommencer ce soir. Ils préféreraient se ménager un peu. Eryximaque, le toubib de la bande, abonde dans leur sens. Lui n'a jamais tellement aimé les beuveries. Il est bien placé pour savoir de quels prodiges la médecine est capable, et il a si peur de devoir y recourir un jour qu'il évite avec soin les excès. Ce qui n'est pas toujours facile avec les copains qu'ils fréquentent. Surtout que ce soir, il y a le Socrate... Celui-là n'a pas la réputation de cracher dans son verre et il peut boire des quantités industrielles de petit rosé crétois sans perdre une once de lucidité. Mais il a une passion plus vitale. Chercheur de vérité, ami de la sagesse, il peut passer des heures à débattre et à questionner. Eryximaque le sait et essaie d'en jouer. Il suggère que l'on renonce à la fête, que l'on renvoie jeunes garçons et jolies danseuses et que l'on débattre. Et il propose un thème de débat: l'amour. Tous se tournent vers Socrate, qui accepte la proposition. La discussion démarre. Pourtant Eryximaque joue de malchance puisqu'un peu plus tard dans la soirée, interrompant le débat, (le Banquet est un dialogue très court) arrive une bande d'amis passablement éméchés. Plus moyen de débattre. Eryximaque et deux amis s'en vont, pendant que la soirée dégénère. Tous «sont contraints de boire du vin à profusion». Au petit matin, seuls Socrate, Agathon et Aristophane sont encore éveillés, se passant une large coupe tout en philosophant. Le premier tient une forme olympique

(évidemment) alors que les deux autres dodelinent de la tête et s'assoupiissent bientôt. Socrate se lève alors et, quittant la maison de son hôte, se rend tranquillement à ses occupations habituelles, la bouche malgré tout un peu pâteuse.

Lorsqu'on garde à l'esprit cet arrière-plan des dialogues platoniciens¹, le ton adopté par nombre de traducteurs (des bons pères bien souvent) paraît toujours un peu faux. Précieux, maniéré même, pour des oreilles de la fin du XX^e siècle, il détonne dans la bouche de personnages qui, pour la plupart, devaient être de bonne compagnie. Conséquence plus grave, il rend souvent la lecture difficile et indigeste. Pourtant, ce n'est pas Platon qui est indigeste, ce sont ses traductions, bien vieillies.

Pour les platonologues et les autres

Heureusement, Canto est arrivée! Son but: rendre les dialogues platoniciens plus accessibles tout en fournissant aux platonologues patentés un instrument de travail qui fasse le point sur la recherche actuelle. C'est à ces derniers que sont destinées les remarques préliminaires précisant les éditions de référence retenues ou les principes de traduction. Tout cela est certainement déterminant, mais c'est bien compliqué. Mieux vaut sauter à pieds joints sur le texte. Et là, quel plaisir!

Quelques exemples pour illustrer le remarquable travail d'allègement et de rafraîchissement de la langue effectué par dame Canto. «Il suffit, Polos!» devient «Du calme, Polos! Sais-tu donc bien ce qu'est, à mon avis, la rhétorique que tu passes déjà à la suite?» Un petit échange vif pour terminer: «Je ne sais pas tes subtilités, Socrate. — Tu les saisis fort bien: mais tu fais l'ignorant, Cal-

liclès. Avançons encore un peu. — Quelles sornettes as-tu à dire? — Je veux te faire voir quel habile homme tu es, toi qui me fais des remontrances» devient «Je ne sais pas quels tours de sophistes tu es en train de faire, Socrate! — Tu le sais très bien, mais tu fais l'imbécile, Calliclès. Bon, avançons encore un peu. — Qu'est-ce que tu as? Pourquoi t'obstines-tu à parler pour rien? — C'est pour que tu saches combien tu es savant, toi qui me reprends». La traduction a souvent joué sur des détails, mais de manière subtile et le texte gagne incontestablement en lisibilité. Et en intensité dramatique. L'ancienne version de ce dialogue (il s'agit du *Gorgias*) donnait bien l'idée d'une discussion assez sèche. La nouvelle version fait sentir physiquement l'exaspération grandissante d'un Calliclès qui, soumis par Socrate à un questionnement rude et impitoyable, est à deux doigts de lui expédier son poing à travers la figure.

Qu'on se le dise: Platon, c'est bien, traduction Canto, c'est mieux!

A. C.

Platon
Traduction, introduction et notes par
Monique Canto
Gorgias
Flammarion, 1987, 380 p. Frs 9,20
(D'autres dialogues sont annoncés.)

¹ Bien sûr, Socrate ne boit pas dans tous les dialogues. J'en ai évidemment choisi un qui arrangeait ma démonstration.

(Publicité)

LA DISTINCTION
a une année!

Pour qu'elle continue,

abonnez-vous, réabonnez-vous,
abonnez vos collègues,
vos voisins, vos enfants,
abonnez vos ennemis,
mais abonnez-les tous!

dès Frs 10.- au CCP 10-220 94-5



Nous poursuivons notre anthologie des plus grands rhéteurs et stylistes romands. Toutes les propositions de nomination seront les bienvenues.

«L'élaboration de la politique d'accélération du développement socio-économique, la marche de la restructuration et le processus de démocratisation de tous les domaines de la vie de la société sont au centre des préoccupations. L'importance des questions débattues est accentuée par le fait que l'étape actuelle est décisive pour la réussite de la restructuration. La restructuration fait l'objet de discussions très animées et prenantes. (...)

Une grande partie de ces réformes sont déjà mises en pratique ou entreront en vigueur au début de l'année prochaine. Elles témoignent de la profondeur du processus de démocratisation et de restructuration économiques en Tchécoslovaquie.»
Jean Spielmann, secrétaire général
in VO Réalités, 2 juin 1988

«Tous les jours, dans toute la Suisse, une armée de plusieurs dizaines de milliers de fonctionnaires de police sont lâchés sur la voie publique pour se ruer sur les véhicules à moteur parqués et y apposer des contraventions. En même temps, le commerce des stupéfiants bat son plein, les incendies criminels et les braquages de banques se multiplient à un rythme effarant. Au lieu de limiter leur ambition politique à la continuelle invention de nouvelles tracasseries à l'encontre du trafic motorisé privé, les autorités et certains politiciens ne feraient-ils pas mieux de commencer par redéfinir le rôle de la police?»

Parti des Automobiles
in Tacho, n° 4, 1988

«En matière de sport tout particulièrement, il faut savoir admettre la défaite (...) Cependant, toutes les défaîtes n'ont pas la même signification et bien souvent, elles permettent de tirer des enseignements positifs. Or, aujourd'hui, il s'avère que certains esprits chagrins ont tellement remonté le ressort de cette mécanique pourtant bien huilée et bien préparée, qu'elle a fini par se casser.

Au lendemain de cet arrêt brusque, on peut avoir le sentiment que toute l'organisation qui avait été mise sur pied est lâchement abandonnée, comme un jouet avec lequel un enfant capricieux ne veut plus jouer, par tous ceux qui ont miné le terrain sur lequel elle avançait avec confiance.

Au-delà de cet abandon forcé et honteux, puisque provoqué par les coups portés par un adversaire peu enclin à se défendre sur le véritable terrain qui lui avait été désigné, il faut se souvenir que ce sont les espoirs et les ambitions légitimes de neuf autres communes qui ont été bafoûés.

(...) contrairement à certaines catégories de fruits, on ne change pas de couleur en mûrissant, car notre idéal était arrivé à parfaite maturation depuis de longues semaines; un stupide coup de sécateur a coupé une branche pleine de sève, portant des fruits dont la récolte devait revenir à tout le monde, compte tenu d'une année prometteuse. Maintenant, on le sait, il n'y aura pas de greffe pour cette branche et aucun mécanicien ne pourra réparer le ressort du jouet cassé.»

Commission locale des JO 94
d'Ormont-Dessus
in 24 Heures, 2 juillet 1988

Un lecteur, ami du sport et de l'art vocal, nous a fait parvenir la proposition de nomination suivante:

«Il faut se déterminer entre la peur d'oser et la crainte d'entreprendre. Lausannois, Lausannoises, j'ai confiance en vous.»

Paul-René Martin, syndic
in 24 Heures, 20 juin 1988

Malheureusement hors concours, parce que français:

«Quand même, il vaudrait mieux reprendre l'éducation depuis le début et revoir un peu tout ça. Moi, quand j'étais gosse, on m'apprenait à m'endormir en laissant les mains au-dessus du lit pour m'empêcher de me branler. C'était rigide, mais c'était une bonne école. Les jeunes font tout beaucoup trop tôt aujourd'hui, voilà pourquoi il y a tant de pédés et d'impuissants.»

André Toise, OAS, FN
in L'Événement du Jeudi,
26 mai 1988

Le maître boucher et les amants de l'univers

«La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.» Ce premier vers du poème *Brise marine* de Stéphane Mallarmé nous incite à fuir, à partir, à nous embarquer pour un voyage qui ne sera qu'un précédent à l'ultime voyage vers la mort. Heureusement qu'il existe encore d'étranges et fascinantes jeunes femmes comme Alina Reyes, qui n'a pas lu tous les livres et qui vient à peine d'écrire son premier roman. Avec *Le Boucher*, nous oublions un instant notre irremédiable destinée commune pour nous plonger dans l'atmosphère carnassière d'un érotisme généreux, parfois même audacieux mais toujours soigné.

Pour la narratrice, «la chair n'est pas triste, elle est sinistre. Elle se tient à gauche de notre âme, nous prend aux heures les plus perdues, nous emporte sur des mers épaisses, nous sabborde et nous sauve; la chair est notre guide, notre lumière noire et dense, le puits d'attraction où notre vie glisse en spirale, sucée jusqu'au vertige.» (page 11). La jeune étudiante des Beaux-Arts, caissière dans une

boucherie pendant l'été, est irrésistiblement attirée par la chair fraîche, la viande crue pénétrée par la lame longtemps aiguës d'un massif boucher, tas de chair vivante, puissance en action.

Toute la journée, le boucher lui parle de sexe; sa parole érotique, rude et tendre, lourde et légère à la fois, molle et dure comme un muscle, arrive à la séduire en profondeur et à lui faire oublier un amour décevant, pas assez sensuel, amour déjà en décomposition, rongé par les vers dégoûtants de l'ennui. Le plongeon dans une relation charnelle avant toute chose permet à cette femme dont nous sommes les confidentes forcément complices de se séparer pour toujours de Daniel, son jeune premier amour. L'érotisme permet ici la rupture, la déchirure. «Quand le boucher sera dans mon corps Daniel nous serons morts et notre histoire sera morte (...) moi je te quitterai car le voleur de lune ne reviendra jamais pour cueillir les étoiles (...); songe alors la jeune femme aux nerfs mis à vifs par les ges-

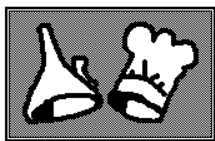
tes rituels et les paroles magiques du boucher.

Par une véritable osmose du désir, elle succombera de manière sublime et jouira alors de toute l'énergie transmise par cette bête très humaine qu'est le boucher. Avec force elle revivra une relation authentique avec la terre et le cosmos tout entier.

La tendresse est loin d'être absente de ce bref roman. Elle se déguise parfois; il faut alors la chercher car elle n'est jamais loin: nous apparaît incarnée dans une image ou emploi délicat des mots dès le début du roman: «La lame s'enfonça en douceur dans le muscle, puis le parcourut en souplesse d'un bout à l'autre. Le geste était parfaitement maîtrisé.» L'écriture d'Alina Reyes est tout aussi maîtrisée, souple et douce que les gestes du boucher. Elle nous offre une prise terriblement sensuelle sur un monde de plaisirs à découvrir, en bons amants de l'univers.

Y. S.

Alina Reyes
Le boucher
Seuil, 1988, 89 p., Frs 13,80



Toqué, le Chef

BRR...!

ÇA CAILLE...

Compter une caille désossée par personne. Soit vous la déshabillez de ses os vous-même, lentement et avec un sourire voyeur (après l'avoir attrapée avec une tirasse), soit vous en achetez une déjà sans ses os (au marché par exemple, oussque cela s'appelle une caille en «crapaudine»). Si elle carcaille, dites-lui de la boucler.

Vous fourrez chaque caille de quatre gros grains de raisin (un dans chaque coin), vous mettez un peu de foie de volaille cru au milieu, vous entourez de deux lamelles de lard en croix, et vous mettez au four, sur un morceau de beurre, pendant 1/2 heure ou 3/4 d'heure.

Vous sortez du four et, pour voiler sa nudité, vous posez chaque caille sur une feuille de vigne préalable-

ment ébouillannée. La morale est ainsi respectée. Vous semez allégrement des grains de raisin de ci, de là, cahin-caha et vous versez un peu de sauce au vin dessus, sauce que vous aurez réalisée en laissant réduire, à feu très doux, pendant de longues heures, une topette de vin, un cube de bouillon, deux carottes, un oignon, du romarin et une dizaine de grains de raisin; puis vous la passez, et vous la montez à feu très doux avec quelques morceaux de beurre.

C'est assez bon, et on peut manger son petit oiseau comme dans le grand monde, avec une fourchette et un couteau, vu qu'il n'y a pas d'os...

Le Maître-Coc

Moi, j'aime pas Djian

Deux fois. Deux fois, j'ai essayé de lire un roman de Philippe Djian.

Victime, comme tout un chacun, du charme hippique de Béatrice Dalle dans *37°2 le matin* (le film), j'ai entrepris la lecture de *Bleu comme l'enfer*. Pendant tout un été, j'ai traîné ce livre avec moi, comme un pensum, comme une lettre à écrire à l'assurance, comme un cadeau d'une tante lointaine. Quel mortel ennui!

Plus récemment, je me suis laissé suggérer par les gazettes que ce Djian est un véritable écrivain: «*Ses livres racontent sa vie*» nous dit la lumineuse page quatre de couverture de l'édition *J'ai lu*. Bigre, voilà qui est d'un grand auteur. Son petit dernier, *Echine*, s'est vendu à plus de 100 000 exemplaires. Le bougre, voilà un grand succès. J'ai donc remis ça: «*mieux vaut être branché avec les branchés que sage tout seul*» disait déjà Diderot. Cette fois, c'est *Maudit manège* qui m'est tombé des mains après cinquante pages. Quel jus de stylo!

Mais du fond de mon rejet montait un parfum de déjà-subi, comme une odeur de lecture obligatoire. J'étais déjà passé par là, on m'avait déjà cassé les pieds avec ces trucs, mais qui? Qui, avec ses interminables répétitions en spirale, avec ses narrateurs obtus à l'horizon borné, avec son alcoolisme militant? Ramuz, bien sûr! Voilà qui expliquait à coup sûr ma détestation: Djian non seulement écrit, mais pense comme Ramuz. A moins que Ramuz n'ait été qu'un vague précurseur de Djian (question de point de vue)...

Chez l'ancien comme chez le moderne, les humains sont réduits à l'état de zombies, de machines à travailler ou à glander, subissant la malédiction d'une vague divinité ou la fatalité d'une informe société. Dans un décor de pacotille, inconscient à force d'être commun, ces personnages satisfont quelques besoins primaires en émettant des platitudes, en les répétant à l'infini, comme pour mieux se persuader de leur profondeur. Les femmes y sont des bêtes de somme domestiques pour l'un, des insectes fornicateurs pour l'autre. La bière remplace le vin blanc, la zone remplace la montagne, le braquage remplace le pâturage, c'est tout.

La même mythographie imprègne ces deux auteurs: les loubards et les déclassés de Djian n'existent pas plus

que les paysans de Ramuz. Il ne s'agit que de créer un petit univers clos, simple et mécanique, loin de la réalité d'une société et de la complexité des humains. Et les deux tendent à ce but avec les mêmes moyens: le degré zéro du style et la mégalo-manie de l'écrivain.

Encore un article qui va nous fâcher avec tout le monde...

C.S.

Philippe Djian
Echine

Barrauld, 1988, 408 p., Frs 29,60
37°2 le matin, *Bleu comme l'enfer*, *Zone érogène* et *Maudit manège* sont disponibles en J'ai lu

Tentative parfaitement arbitraire de démonstration

Joseph se taisait toujours, il a vu qu'il n'allait pas pouvoir
Frank se taire plus longtemps.
la fermer

Et ce fut sous la haie où ils avaient été couchés si souvent ensemble, tout à coup: «Victorine Gloria», j'ai fait les comptes... il va nous manquer cent francs si on veut se marier... payer l'épicier...»
Il tend la main dans l'ombre, il pose la main sur le caraco de coton blanc; il sent que c'est rond sous l'étoffe. Il slip de nylon rouge sent que c'est chaud et rond sous l'étoffe, dans la fraîcheur de l'air qui fraîchit toujours plus.
l'odeur de benzine qui fraîchit toujours plus.
Une première étoile s'était allumée (e) dans la montagne, Le phare d'une moto sur la nationale.
Elle n'a rien dit contre lui.
Elle a braqué sa poitrine.
«Dis... allons... dis... Dis que oui... Victorine Gloria...»
Elle n'a toujours rien dit
Elle a poussé un soupir.
Il s'arrête
Il arrache la capsule d'une boîte de bière.

Retour de vacances

C'est pas tout, ça. Le sable, les vahinés, le soleil, faut bien que cela finisse un jour. Et lorsque cela finit, on peut se replonger avidement dans des lectures sérieuses qui, lorsqu'on en parle, montrent à quel point on est intelligent.

On peut lire, par exemple, le *Portrait des salariés romands*, petit livre de sociologie amusante réalisé pour le compte du Mouvement Populaire des Familles. Une très belle couverture, vous permettant de vous admirer (et, au passage, de jeter un oeil attendri vers votre ride occipitale), et vous voilà plongé dans vous-même.

Qui sont donc les salariés romands? Que pensent-ils de la vie, de la société? A travers une trentaine d'interviews, on se fait une idée un peu plus précise de la chose, près de dix ans après *Comment vivent-ils?*, la

précédente enquête du MPF. Une étude facile à lire, rapide, qui augure bien de votre retour sur la terre ferme.

Cet opuscule terminé, vous pourrez passer au dernier Gilliland, *Politique sociale en Suisse. Introduction*. C'est un peu le résumé de tout ce qu'a fait Gilliland jusqu'à présent, et l'on y retrouve bien des choses qu'on a déjà entendues quelque part.

Cependant, comme ce livre est vraisemblablement constitué des notes de cours du professeur (le style s'en ressent, d'ailleurs), on y trouve un tableau assez complet de ce qui peut se dire aujourd'hui sur (lisez-le sans respirer): le paupérisme, la sécurité sociale, la démographie, l'emploi, le chômage, la croissance économique, la vieillesse, l'invalidité et le handicap mental, la santé publique, la fa-

mille, les femmes, le logement, la réglementation du travail, la politique de la main d'oeuvre étrangère, le budget social et la crise de l'Etat social, bref un parfait pot-pourri des hits de la politique sociale en Suisse.

Ces deux saines lectures achevées, vous aurez droit à un repos mérité, jusqu'à vos prochaines vacances...

J.-P. T.

Armin Murman
Muriel Pecorini
Gérard de Rahm
Carlos Lozares (GRISOC)
Portrait des salariés romands
En Bas, 1988, 233 p., Frs 24,80

Pierre Gilliland
Politique sociale en Suisse. Introduction
Réalités Sociales, 1988
319 p., Frs 44...

(Annonce)

Exposition

Ignacio Carles-Tolra
Personnages, oiseaux et autres bestioles

Vernissage le 26 août dès 18h00
(jusqu'au 17 septembre)

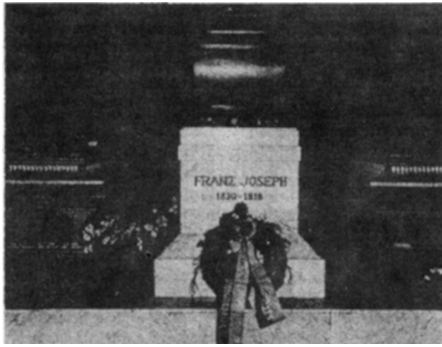
Galerie Basta
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne
Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00

Seul l'abonnement à

LA DISTINCTION

vous autorise à vous dire distingué

dès Frs 10.- au CCP
10-220 94-5



Faut-il vraiment rouvrir le tombeau de François-Joseph ?

Il était une fois au cœur de l'Europe un grand pays heureux sur lequel régnait paternellement un vieil empereur débonnaire, qui avait coutume d'aller à la chasse en culotte de peau et chapeau tyrolien et qui habitait dans de somptueux châteaux. Dans l'empire cohabitaient sans heurts les peuples les plus divers, Germaniques méthodiques, Magyars virils, Slaves sentimentaux, Latins volubiles, Turcs fiers, Juifs laborieux et Tziganes enflammés. Tout cela formait un *grand marché unique*, et les hommes, les marchandises, les femmes, la bière et les pâtisseries circulaient sans entraves, assurant une honnête croissance économique et sociale. Une culture originale s'élaborait, entre l'Occident industrialisé et le knout tsariste qui commençait alors sur le Proul¹. La civilisation du café viennois et des chefs de gare en uniforme impérial baignait dans la *Gemütlichkeit*. Freud, Kafka, Mahler, Musil, Schnitzler, Klimt, Schönberg, Janacek, Zweig et César Ritz² comblaient les sens et l'esprit de leurs contemporains.

Ce pays de conte de fée n'a bien sûr pas vraiment existé, mais on le trouve de plus en plus dans les idées et les écrits de nos contemporains. A Paris, Berlin, Vienne, Budapest, Prague ou Varsovie, des intellectuels (ça commence toujours comme ça) jonglent avec l'histoire, la culture et la géographie pour réhabiliter un concept que la bipartition de l'Europe après 1945 avait effacé : l'Europe centrale, la *Mitteleuropa*, l'Europe médiane, celle qu'on appellerait l'Empire du Milieu si le nom n'était déjà pris.

«*Que l'Empire était joli sous la République !*». L'Autriche-Hongrie n'avait rien d'une fédération respectueuse des droits des minorités : deux nations, les Austro-Allemands et les Hongrois, s'étaient partagé le gouvernail de l'empire, contre toutes les autres. Et si le suffrage universel (1907 seulement) était appliqué dans la partie gouvernée par l'Autriche, la Transleithanie dirigée par les Hongrois (à peine 50% de la population locale) était magyarisée à tour de bras. Si François-Joseph avait appris le français pour sa cour et le tchèque, le hongrois, le polonais et l'italien pour ses peuples, plus de 70% des Roumains de Hongrie étaient encore analphabètes en 1910. Les zones de développement industriel étaient concentrées en Bohême et en Autriche, le reste du pays se composant

sur tout de paysans en train de sortir du Moyen-Age par la petite porte : un gigantesque *Mezzogiorno* où une famine conjointe à une épidémie de choléra fit encore un demi-million de victimes vers 1870.

L'Autriche est une religion

Considéré au sortir de la guerre de 14-18 comme une «*prison des peuples*» pourrie et décadente, l'empire deviendra sujet de nostalgie pour certains au fur et à mesure des crises de l'entre-deux-guerres. Joseph Roth, Juif galicien, journaliste à Vienne, mort émigré antinazi à Paris, en a fait le thème de ses brillants romans : «*Ce sont les Slovènes, les Galiciens et les Ruthènes de Pologne, les Juifs à caftan de Boryslaw, les maquignons de la Bacska, les musulmans de Sarajevo, les marchands de*

«*C'était au temps où on s'apprettait à recevoir à Prague l'empereur François-Joseph Ier qui devait venir tapoter de son marteau la première pierre d'un futur pont. De la question tchèque, le vieux monarque ne connaissait guère que les ponts. Il venait, frappait la pierre et déclarait : "Très content de vous rencontrer, les Tchèques." Ou bien : "Très intéressant, le pont mène d'une rive à l'autre." Et le peuple tchèque gardait de chaque visite l'impression que le vieux monsieur devenait un peu plus gaga.*»

marrons de Mostar qui chantent l'hymne de l'empereur. Mais les étudiants de Brno et d'Eger, les dentistes, pharmaciens, garçons coiffeurs, artistes photographes de Linz, Graz, Knittelfeld, les goitreux de nos vallées alpines, eux, chantent tous la Wacht am Rhein. Messieurs, l'Autriche crévera de cette fidélité de Nibelungen teutons. La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'empire, mais à la périphérie. (...) L'Autriche n'est pas un Etat, une patrie, une nation, c'est une religion. Les calotins et les crétins de cléricals qui nous gouvernent en ce moment font de nous une soi-disant nation, alors que nous représentons une supériorité, la seule supériorité qui ait jamais existé au monde.»³ Il est vrai que le nationalisme austro-hongrois était fait d'adhésion et non d'héritage «*racial*». Par exemple, le grand-père de l'historien des démocraties populaires François Fejtó était un typographe juif germanophone de Bohême qui se mua en patriote hongrois simplement en changeant de langue et de patronyme. Un oncle par contre croata son nom et devint un nationaliste yougoslave. Et sa mère était hongroise... à Zagreb!

Néanmoins, si l'Autriche-Hongrie peut être idéalisée aujourd'hui encore, c'est surtout

parce qu'à l'inverse des empires allemand ou russe elle a sombré corps et âme en 1918, sans successeur véritable. Ni stalinisé, ni nazifié, le royaume de François-Joseph conserve le bénéfice de l'atmosphère qu'on croit bonasse d'une autre époque. Mais nul ne peut affirmer qu'un empire centre-européen aurait échappé à la fascisation et à l'holocauste entre deux-guerres...

Fourre-tout ou bombe à retardement

Bien sûr, l'idée d'une Europe centrale revivifiée n'est pas celle de la restauration des Habsbourg (quoiqu'Otto von s'agite du côté de Bruxelles). Il y a d'autres racines à ce débat. D'abord l'échec répété des révoltes (et des réformes) isolées dans un seul pays du glaciaire soviétique pousse naturellement les opposants d'Europe orientale à définir un autre espace politique. Ensuite, il s'agit de remplacer le vieux concept d'«*Europe de l'Est*», pur produit de la guerre froide, qui amalgame dans une même catégorie des pays aussi différents que l'Albanie (227 000 de natalité en 1983) et la RDA (0,7 0/00). Finalement, l'idée d'Europe centrale représente le dépassement du dernier partage de l'Europe, avec une visée particulière pour chacun : s'ancrer à l'Ouest pour les Polonais, les Tchèques et les Hongrois, marquer ses distances envers les Etats-Unis pour les Allemands, réhabiliter politiquement Vienne pour les Autrichiens, créer un espace neutre et dénucléarisé pour les pacifistes, combattre au cœur de la pollution européenne pour les écologistes, investir de nouveaux marchés pour les capita-

listes de l'Ouest, regonfler des économies péloétoniques pour les bureaucrates de l'Est. Fourre-tout ou bombe à retardement (qui a explosé déjà deux fois ce siècle...), on comprend que la propagande en faveur d'une fédération centre-européenne soit encore un délit pour la justice tchécoslovaque (trois à dix ans de prison⁴).

Un véritable fédéralisme serait-il la solution ? Dissociation de la nation et du territoire, autonomie culturelle pour toutes les ethnies de l'empire, tel était le projet de l'austro-marxiste Otto Bauer, enfin traduit en français, et du *Bund*, syndicat des travailleurs juifs de Pologne. Cette alternative aux minationalismes⁵ (et le sionisme en est un) a disparu avec les embrassements de ce siècle. Il faut le regretter, mais il est indéniable que la dernière guerre a produit une homogénéisation ethnique sans précédent à l'Est, même si d'importants conflits couvent dans l'aire balkanique. Les termes des problèmes ont été radicalement modifiés depuis 1910, par exemple par la disparition des communautés juives et allemandes, grands facteurs de communication en Europe centrale.

Et les Allemands ?

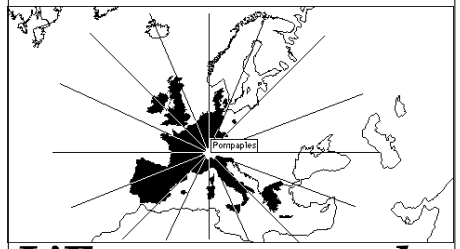
Comment définir l'Europe centrale ? Il y a différentes

manières de procéder : on peut faire de l'impressionnisme culturel, de Breslau à Kaliningrad et de Königsberg à Wrocław, sonder les habitudes alimentaires (civilisation de la patate et du porc), explorer les mœurs éthyliques (confluence géographique du vin, de la bière et de la vodka, donc brutale comme tous les mélanges...) et finir par tracer une frontière selon l'emploi par les serveuses de bistrot de ces cothurnes que l'on voit de Munich à Cracovie. Mais est-ce bien sérieux ? On peut aussi rechercher des traits historiques communs : une longue extériorité de l'Etat par rapport à la société civile, un émiettement ethnique à la fois géographique et social (nobles, bourgeois et paysans de langues radicalement différentes), l'existence d'importantes diasporas juives et allemandes, une urbanisation limitée, sans mégapoles. La géologie, la botanique et la pathologie des maladies cardio-vasculaires peuvent être mises à contribution : toutes affirmeront que l'Allemagne fait indéniablement partie de la dite Europe centrale.

Alors surgit inévitablement le spectre du *Drang nach Osten*, du *Mitteleuropa* unifié sous la botte prussienne, de l'expansion économique allemande jusqu'au Proche-Orient, via les Balkans et la Turquie. Un espace intermédiaire ouvert par la bonne volonté de Moscou deviendrait très vite un terrain de jeu pour les deux premiers de classe de la CEE et du COMECON. Et, rêvons un peu, la RFA pourrait s'agrandir de quelques nouveaux *Länder* à économie bizarre et gouvernement stalinoprussien. La déchirure de l'Allemagne se résoudra-t-elle alors une nouvelle fois sur les dos des autres peuples ?

Dans cette sombre perspective, ce n'est pas tant la droite traditionnelle allemande qui pleure encore la Silésie qu'il faut craindre. Mais des courants beaucoup plus «*modernes*», notamment dans la gauche⁶, pour qui Gorbatchev a le visage congestionné du micheton richissime venu de province. Ainsi le SPD s'efforce de tisser des liens avec les partis communistes au pouvoir à l'Est les plus réformistes (les Hongrois), voire les plus pré-

Dis papa, c'est encore loin, l'Europe ? (3)



L'Europe centrale

sentables (pas les gangsters roumains, bien sûr). Le sois-disant libéralisme en Amérique, le prétendu communisme en URSS et la pimpante et rondelette social-démocratie en Europe, voilà l'idée de la décennie ! Un léger détail : cela implique le lâchage des oppositions démocratiques en Europe de l'Est. Dommage, mais...

Une «réserve» culturelle ?

Le plus souvent, «*L'Europe centrale* est un royaume de l'esprit⁷» et ce sont des spécificités politiques ou littéraires qui la définissent : rejet de la politique «*comitarde*», choix de fortifier la société civile en dehors et contre l'Etat, primat de la morale, individualisme et non-violence. On retrouve tout ou partie de ces conceptions chez Michnik en Pologne, Havel en Tchécoslovaquie, Konrad en Hongrie, Milosz en Amérique et Kundera un peu partout. Les motifs littéraires que sont le sens de la tragédie historique de ces «*petits*» peuples presque toujours opprimés ou oppresseurs, le désenchantement du monde, l'humour comme rempart contre le désespoir, ces thèmes forment les refrains des écrivains

d'Europe de l'Est, qu'on retrouvait déjà, bien avant la domination soviétique, chez Hasek, Kafka ou Kosztolányi.

Aussi difficile que choquant à dire au regard des difficultés matérielles qu'ils connaissent, il n'en est pas moins vrai qu'il subsiste dans les modes de vie des Européens de l'Est quelque chose comme un art de vivre, un goût pour la culture classique, une sociabilité qui disparaissent dans les banlieues de l'Amérique qui nous cernent de plus en plus. Comme le disait si bien un créatin médiatique : «*... le sens de l'audio-visuel, des médias y est inexistant. Chaque interviewé parlait une heure, deux heures, se répétait terriblement, sans aucun sens de la communication rapide, moderne. (...) Le temps n'a pas le même sens que chez nous. Aux arrêts de tramways les gens ne guettent pas l'arrivée des véhicules, ils attendent, regardant la rue passer.*» L'Europe des supermarchés tuera sans doute cela...

C. S.

Quelques lectures

Le débat actuel sur l'Europe centrale :

- Violette Rey
L'Europe de l'Est
Documentation Française, Doc. phot. n° 6077, 1985, Frs 11.70
- La renaissance de l'Europe centrale ?**
La nouvelle Alternative n° 8
Paris, décembre 1987, 82 p., Frs 18.30
- Europe médiane ?**
Hérodote n° 48
La Découverte, 1988, 169 p., Frs 21.30
- Jean-Paul Bled
François-Joseph
Fayard, 1987, 766 p., Frs 47.70

Des romans :

- Jaroslav Hasek (1883-1923)
Aventures dans l'armée rouge,
suivi de **Histoires vraies et populaires**
Souffles, 1988, 147 p., Frs 22.80
- Joseph Roth
La marche de Radetzky
Seuil, 1982 (1932), 353 p., Frs 10.70
- La crypte des capucins**
Seuil, 1983 (1938), 183 p., Frs 7.70
- Dezso Kosztolányi
Le traducteur cleptomane et autres histoires
Alléa, 1985 (v. 1930), 137 p., Frs 18.40

Quelques ouvrages de réflexion politique :

- Otto Bauer
La question des nationalités et la social-démocratie
EDI, 1988 (1906), 2 vol., Frs 33.20
- György Konrad
Antipolitique
La Découverte, 1987, 234 p., Frs 29.60
- Adam Michnik
Penser la Pologne, morale et politique de la résistance
La Découverte, 1983, 221 p., Frs 24.90
- François Fejtó
Mémoires. De Budapest à Paris.
Calmann-Lévy, 1986, 323 p., Frs 43.70
- Peter Glotz
Manifeste pour une nouvelle gauche européenne
L'Aube, 1987, 120 p., Frs 24.30

Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

La contrainte de l'épisode précédent était de dissimuler le premier couplet et le refrain de L'Internationale, ce qui a été réussi avec une énergie militante. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre sixième

Tandis que Marlène s'activait autour des bouteilles, Jimmy l'accrocha par le bras :

— Au fait, connais-tu la singulière histoire qu'on compte au sujet de Carlo, le Barman du deuxième niveau? Elle vaut d'être contée.

— Une histoire ? Oh oui ! s'exclama Marlène.

— Eh bien voilà...

Et Jimmy, après un clappement de langue suggestif, d'enchaîna :

«Autrefois, Carlo était mastroquet et un peu souteur, derrière les anciennes Halles. Il s'était maqué avec Selma, une bonne gagnuse. Ensemble ils élevaient «Petite», ainsi nommée parce qu'ils l'avaient trouvée un matin d'hiver, emmaillottée dans un cageot, sur le seuil du bistrot. Petite allait maintenant sur ses seize ans. Quant au troquet, c'était devenu le forum où se réunissait toute la fine fleur du quartier : putes, marlous, taxis, clochards, garçons bouchers et candidats michetons.

«Mais le plus saugrenu était l'étrange relique qui trônait dans la chambre du premier. Il s'agissait, figurez-vous, d'un bidet portatif monté sur deux bipieds escamotables. L'émail du bidet s'écaillait et sur l'un des côtés on pouvait déchiffrer, gravé grossièrement à la lime à ongles, le nom de Marie Salicoque. Cet irremplaçable auxiliaire des progrès de l'hygiène publique avait en effet appartenu jadis à une pétroleuse célèbre dans tout l'arrondissement. Plus tard, Marie Salicoque finit confite en dévotion et ouvrit un hospice pour vieilles prostituées. Or elle venait, par un de ces télescopages dont l'Histoire a le secret, d'être béatifiée par le Saint-Siège sur recommandation de l'Archevêché. Carlo sentit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de la relique en ces temps troublés où la recrudescence des maladies vénériennes avait rendu moins lucratif le commerce du sexe : il monnaya fort cher à toutes celles et tous ceux qui se pressaient chez lui le droit de toucher la coque sacrée et se prémuir ainsi, en vrac, contre le sida, les rafles ou l'inquisition fiscale. Le bidet se révélait pour son possesseur une véritable poule aux œufs d'or.

«Peu après Selma mourut, atteinte de leucémie. Avant de rendre le dernier soupir, elle fit jurer à son homme de ne se maquer à l'avenir qu'avec une fille aussi experte qu'elle dans l'art de se déhancher sur du dur. Eperdu d'amour et de chagrin, Carlo jura.

«Pendant quelque temps, il mata assidûment les tapi-neuses les plus girondes du voisinage, dans l'espoir d'y pointer celle qui suppléerait sa chère disparue. En vain: il n'en existait pas une seule dont la chute de reins pût se comparer à celle de la défunte. Les habitués de son boui-boui eurent beau lui prodiguer conseils et encouragements, lui amener même des postulantes à la succession de Selma, Carlo demeurait à jamais le veuf, l'inconsolé. Jusqu'au jour où il s'avisait que Petite, dont les angles s'arrondissaient, était la perle rare tant cherchée.

«Le soir tragique où Carlo, à l'instigation d'un prêtre détroqué qu'excitait malsainement la perspective de bénir une noce aussi incongrue, osa formuler sa demande à Petite, celle-ci en resta tout interdite. Certes, elle chérissait Carlo — mais seulement comme un père. D'ailleurs, elle nourrissait de plus hautes ambitions. Et bien qu'elle parvint à masquer son effroi à l'ouïe d'une proposition aussi contraire à ses desseins, elle ne put s'empêcher plus tard de penser par-devers elle : «si tu t'imagines que mes cuisses de nymphe et ma taille de guêpe c'est pour ta pomme, ce que tu te goures, papy, ce que tu te goures...»

«Or donc Petite ne savait trop comment éluder les avances de Carlo. Elle se voyait déjà perdue lorsque l'inspiration du moment, sa bonne fée, lui souffla une échappatoire originale : «c'est d'accord papy, dit-elle, je me mets avec toi. Mais auparavant, il faut me faire un cadeau. Je voudrais des lentilles qui donnent à mes yeux une couleur changeante : azur, grise ou bleu de nuit selon l'heure ou les humeurs du temps.»

«L'infortunée s'imaginait ainsi écarter le malheur. Mais Carlo était si coiffé de Petite qu'il dénicha le meilleur opticien de la place et rapporta bientôt le gage demandé. La gamine était au désespoir. Elle se croyait obligée à la fin de céder quand l'inspiration lui fit concevoir un autre subterfuge : elle exigea cette fois de

«papy» une guêpière faite exactement à ses mesures. Personne d'autre n'y pourrait entrer et dès que Petite emplirait d'air ses poumons, de la guêpière jaillirait l'attaque de la Marche nuptiale.

«L'idée parut à Carlo loufoque, vaguement perverse, mais nullement irréalisable. Il se démena tellement qu'il put s'attacher les services d'un créateur assez inventif pour produire semblable bizarrerie. L'objet, amoureuxment confectionné, était une réussite : le corset épousait parfaitement la taille de guêpe de Petite, moulait le galbe accompli de ses hanches nubiles, adhérait d'aussi près à ses chairs diaphanes qu'à la peau d'un kiwi mûr la pulpe succulente du fruit. Et Petite, ravie, épouvantée, entendit s'envoler irrésistiblement de son buste les premières notes fatidiques de ce qui sonnait désormais à ses oreilles comme une marche funèbre.

«C'est à ce moment que la fillette, ignorant comment différer davantage une union à ses yeux si funeste, eut l'idée de mettre en balance la rapacité de Carlo et sa lubricité. Elle demanda, en travestissant sa requête comme un ultime caprice, que la relique sacrée du premier étage fût soustraite à toute exploitation commerciale et lui fût remise pour son usage personnel, alléguant ainsi qu'elle, Petite, saurait s'inspirer de l'immarcescible exemple de probité professionnelle et d'ardeur à l'ouvrage que Marie Salicoque avait imprimé dans la mémoire de ses plus anciens chaland.

«Contre son attente, Carlo y consentit. Aussi Petite n'eut-elle plus d'autre ressource que de filer en catimini, un matin qu'il était à consulter chez une voyante, emportant dans une vieille trousse son étui à lentilles, sa guêpière et quelques effets personnels. Elle se chargea également du bidet fétiche, qu'elle prit soin d'envelopper dans des journaux périmés qui en déteignaient lui maculèrent les mains et le visage.

«Ces pas la conduisirent tout droit à quelques rues de là, au Lotus Rose, célèbre boîte à effeuillages que pratiquait alors une clientèle cosmopolite et où Selma avait naguère exercé. Elle s'y présenta pour s'y faire embaucher. Mais elle sembla au gérant si godiche et, surtout, si sale avec ses joues et ses paumes toutes tachées d'encre d'imprimerie, que ce dernier résolut de la confiner au sous-sol, dans le rôle peu gratifiant de dame-pipi. Pour ajouter l'ignominie à l'humiliation, une indiscrétion du portier fit rapidement connaître à toutes les pensionnaires du Lotus Rose le contenu de l'intrigant ballot de papier journal que la nouvelle venue trimballait avec elle et cette malignité fut cause que tout l'établissement l'affubla aussitôt de l'infamant sobriquet de «La Môme Bidet», qui colla dorénavant à sa personne comme une pelisse crasseuse.

«Néanmoins, elle s'acquittait de sa tâche avec conscience, se réservant



avant seulement, lorsqu'au milieu du spectacle le numéro très osé de l'effeuilleuse vedette verrouillait à la fois les yeux et les prostates, lui ménageant de la sorte une plage d'absolute tranquillité, le plaisir de chausser ses lentilles viscoléolaires, d'enfiler sa guêpière mélodique et de se mirer à satiété dans la glace oblongue qui courait au-dessus des lavabos.

«Or il advint qu'un soir, comme elle évoluait devant la glace tout au contentement de s'admirer, descendit subrepticement aux toilettes, sans doute pour se regommer, un gandin latino-américain richissime, fils d'un roi de la cocaïne et familier de l'établissement. A peine aperçut-il Petite qu'il en fut ébloui : elle surpassait de beaucoup

les danseuses à paillettes dont ce dissolu faisait son ordinaire ! Et le rayonnement des néons conféraît à ses iris, par le truchement des lentilles, un éclat insoutenablement lunaire qui produisit sur lui la plus profonde et la plus durable impression. Mais loin de se manifester, il regravi prestement l'escalier et s'en fut fissa demander à la demoiselle du vestiaire quelle éniématique créature présidait aux mystères des latrines. «C'est la Môme Bidet !» lui fut-il répondu dans une explosion de rire. Le gommeux eut peine à ne pas se montrer choqué, tant ce rire sonore, ce surnom dégradant s'accordaient mal avec la merveille qu'il venait d'entrevoir. Redescendu aux cabinets, il trouva la place vide : alertée par un furtif effleurement de pas sur les marches, Petite s'était éclipsée. Mais dans sa hâte elle avait oublié sur la chaise en skaï qui lui servait de séant (à moins, comme le prétendit plus tard un chroniqueur mondain bien informé, que l'oubli n'eût été intentionnel) la trousse élimée qui contenait sa guêpière et son étui à lentilles, dont le muscadin s'empara.

«Rentré chez lui, dans la suite qu'il occupait avec sa mère au Royal, notre élégant s'enferma deux jours entiers sans manger et presque sans boire. Il se consumait de désir et de componction. A tel point que sa mère s'alarma. Elle eut enfin accès à la cause de son tourment et, après avoir palpé la guêpière et longuement réfléchi, lui suggéra le stratagème suivant : «Loue le Lotus Rose pour un soir avec tout son personnel et organise un concours dont l'enjeu sera : j'épouse la première qui pourra s'insinuer dans cette guêpière. De toute façon, celle qui réussira à s'y glisser, s'il s'en trouve une, ne peut manquer d'être une des plus jolies filles de Paris et tu peux compter sur moi pour monnayer très cher à la presse les photos du mariage et du voyage de noces.»

«A ces arguments imparables le fils se rendit. Sitôt dit et presque aussitôt fait : qui paie commande et le gérant du Lotus Rose savait la valeur des choses.

«Le soir convenu, au Lotus Rose, la scène fut dressée très simplement : une table sur laquelle reposait la guêpière offerte à l'essayage et un paravent derrière lequel les candidates se changeaient, avant de resurgir sous le feu des projecteurs. Malgré force tentatives et répétées contorsions, aucune pensionnaire du Lotus Rose ne réussit à se couler dans le corsage rétif. Ni la Normande laiteuse et placide, ni la Corse mate, ni la Créole ondoyante et cambrée, aucune n'avait la taille assez fine la poitrine assez drue, les hanches suffisamment évassées pour s'ajuster harmonieusement à la guêpière.

«L'assistance commençait à se lasser de ce jeu stupide et cruel lorsque notre bellâtre fit observer qu'on avait pas encore examiné tout le monde et demanda qu'on allât quêrir la jeune fille préposée aux commodités du lieu. A cette requête, la salle entière s'esclaffa, trépigant d'hilarité. Petite, qui dans son antre blafard avait suivi avec anxiété ce qui, sous forme de rumeur, lui parvenait de ces péripéties, emboîta le pas du gérant descendu la chercher avec un mélange d'appréhension et de folle espérance. Quand elle parut sur la scène, tout intimidée et apparemment plus gauche que jamais, l'auditoire se prit à scander l'infamant sobriquet de «la Môme Bidet» en s'étouffant de rire. Gêné, le gérant se pencha vers le latino : «Vous voulez vraiment...? hasarda-t-il. — Bien sûr, qu'elle s'exécute ! repartit le jeune homme.»

«Vous devinez la suite. Petite disparut derrière le paravent et n'en ressortit que carapaçonnée du corset mirobolant qui se mit aussitôt à diffuser les premières notes de la Marche Nuptiale. D'abord stupéfaite, l'assistance crépita en salves d'applaudissements nourris.

«Après cette apothéose, le mariage fut promptement célébré. On invita tout le gotha de la jet-set. Même Carlo, qui avait entre-temps trouvé chaussure à son pied et dont Petite, peut-être pour se dédouaner, souhaitait qu'il fût associé à sa brillante promotion, reçut son bristol. Voilà, mes braves, toute l'histoire.»

— Mais que sont-ils devenus aujourd'hui ces deux-là ? s'enquit Marlène, visiblement émoustillée par le récit de son ami.

— Aujourd'hui, conclut sentencieusement Jimmy, les amours tumultueuses du nouveau roi de la cocaïne et de l'ex-Môme Bidet défraieraient encore la presse à sensation si, par malheur, le couple ne s'était viandé en plein voyage de noces, dix jours plus tard, sur l'autoroute du soleil.

J.-J. M
(A suivre)